



HAL
open science

Les grottes au Maroc de l'habitat primitif au lieu culturel

Jean Gattefossé

► **To cite this version:**

Jean Gattefossé. Les grottes au Maroc de l'habitat primitif au lieu culturel. Revue d'Écologie (La Terre et La Vie) , 1934, 1, pp.33-45. <hal-03532576>

HAL Id: hal-03532576

<https://hal.science/hal-03532576v1>

Submitted on 18 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

LES GROTTES AU MAROC

DE L'HABITAT PRIMITIF AU LIEU CULTUEL

par

JEAN GATTEFOSSÉ

Dans le Nord de l'Afrique en général, les grottes sont nombreuses et offrent un excellent abri contre les rigueurs de la température ; situées le plus souvent dans les falaises calcaires tendres, elles ne sont pas humides et sont faciles à aménager. Il est donc naturel qu'elles aient été habitées dès le début de l'occupation humaine de cette région ; elles sont restées un centre d'attraction, par la suite, lorsqu'elles s'ouvraient sur des terres fertiles et propres à la fixation des tribus sédentaires (A).

C'est pourquoi les villes se sont presque toujours édifiées sur le territoire d'une grotte sacrée, ancien habitat ; au Maroc, c'est la règle générale : Volubilis, Tanger, Fès, Taza, Séfrou, ont débuté par des refuges néolithiques dans les grottes qui persistent aujourd'hui et sont l'objet d'une grande vénération ; à Casablanca, l'ancienne Anfa, dont le nom est lié à celui d'un peuple des cavernes, les Anf, selon les traditions berbères, la légende de la grotte originelle, le Kef Koniar, persiste à défaut de la caverne dont l'entrée est oubliée.

Toutes les populations sédentaires primitives de Berbérie ont été troglodytes ; les auteurs de l'antiquité

l'affirment d'ailleurs pour un grand nombre de tribus depuis la Tripolitaine jusqu'au Lixus du Périples de Hannon.

Lorsque les populations se civilisant, abandonnèrent progressivement les grottes pour des habitations plus conformes à leur mode d'existence, leur vénération dut se fixer tout naturellement sur les grottes où avaient vécu les ancêtres, notamment le Grand-Père totémique de chaque tribu.

Jusqu'à l'arrivée des Arabes, le culte des grottes est nécessairement resté l'élément fondamental de la religion des Berbères. Il n'est plus, de nos jours, qu'une superstition populaire, l'Islam réprouvant la vénération des grottes, comme une survivance de paganisme susceptible de nuire à son autorité dans les campagnes.

En général, les Musulmans, arabes et berbères islamisés, montrent une aversion caractéristique pour les grottes, habitat préféré des « djnoun » génies malins de la terre, rendez-vous de leurs cousins de l'air et des eaux ; et c'est précisément aux djnoun que s'adresse le culte des grottes, tel qu'il a persisté, après de profondes modifications probablement, dans les campagnes marocaines.

Mais l'Islam a su drainer à son profit le culte des grottes en y situant

(A) Les chiffres qu'on trouvera au cours de cet article, renvoient à l'index bibliographique.

le tombeau hypothétique ou réel de ses Saints, tout comme le Christianisme a fait dans le domaine de son rayonnement. N'est-il pas naturel, et conforme à cette évolution, de voir l'Église catholique installer, en juillet dernier, un autel dans une grotte à Immouzer du Kandar ?

René Basset a étudié les formes diverses que revêt le culte des grottes au Maroc (1). Certains personnages de légendes sont fréquemment cités à leur propos, tels « Pharaon », Daqyous, le Sultan Noir et, plus généralement, les « Roumis », appellation vague propre à définir tout ce qui est antérieur à l'Islam et sans lien de continuité avec les tribus occupant la région.

Le nom de Daqyous est plus spécialement attaché à des grottes ayant fourni des vestiges d'habitat ou de sépulture néolithiques. Bien que dans les légendes, Daqyous soit l'empereur de la persécution de laquelle leur miraculeux sommeil sauva les Sept Dormants, d'après Basset (2), nous pensons qu'il s'agit, à l'origine, du même personnage que les Grecs appelèrent Bacchus. Bacchus est la personnification du génie industriel de la race noire qui envahit, à la fin du Néolithique, le Nord de l'Afrique et la Méditerranée orientale, y apportant la connaissance de la Vigne et du vin, du Blé et du pain. Les grottes jouent, en effet, un rôle principal dans la légende de Bacchus et dans les rites de son culte (3).

Pharaon et le Sultan Noir personnifient des envahisseurs récents que les études de folklore berbère permettront petit à petit de dégager.

Quant aux « Roumis », si fréquemment cités à propos de grottes, il s'agit souvent de peuplades païennes rencontrées par les premiers

envahisseurs arabes ou par des berbères islamisés au cours de leurs fréquentes migrations. C'est pourquoi ces roumis, hypothétiques parfois, ne sont pas distingués des Djohala et des Anf, et parfois sont considérés comme très postérieurs à ces derniers.

Dans le Sud-Est marocain, les traditions hébraïques conservées par des rabbins dont les connaissances historiques et les études exégétiques sont tenues en grande estime dans les milieux intellectuels juifs, situent un empire « roumi » (avec le sens de Chrétien), très important dans la vallée du Drâa ; cette région aujourd'hui presque complètement désertique et occupée par de maigres palmeraies de Dattiers le long du fleuve, s'appelait alors la « Vallée des Oliviers », ce qui est conforme à l'évolution biologique du Sahara occidental telle que nous l'avons décrite ici même (4). Cet empire chrétien avait des relations tantôt cordiales et tantôt belliqueuses avec l'empire juif qui occupait les régions sahariennes immédiatement à l'Est.

Il semble bien cependant que ces Roumis, que les textes hébraïques font venir de l'Ouest par la mer et qui auraient prospéré du 4^e au 6^e siècles après J.-C., étaient des Berbères, probablement des Zénètes. Mais il importe de signaler que dans le Souss et jusqu'au Siroua et au Drâa, les portugais ont laissé de nombreux vestiges archéologiques, relatifs non pas à une occupation massive du territoire, mais plutôt à des relations commerciales habituelles et à des prospections minières, lesquels sont aujourd'hui désignés également sous ce nom de « Roumis » ; enfin, dans le Centre et le Nord du Maroc, les ruines romaines sont souvent désignées sous ce vo-

cable, quoique les noms du Pharaon et du Sultan Noir y soient associés parfois. Il n'est pas inutile d'ajouter que les recherches récentes de Reygasse, dans le Hoggar, montrent l'existence de tribus berbères organisées militairement et administra-

Une série de grottes, tant sur la côte méditerranéenne, au nord, que sur la côte atlantique dans l'extrême sud, sont en rapport avec des légendes de Noun (Nouh, Noa, Noé), sa fille Nouna et son fils Youcha ou Josué (5).

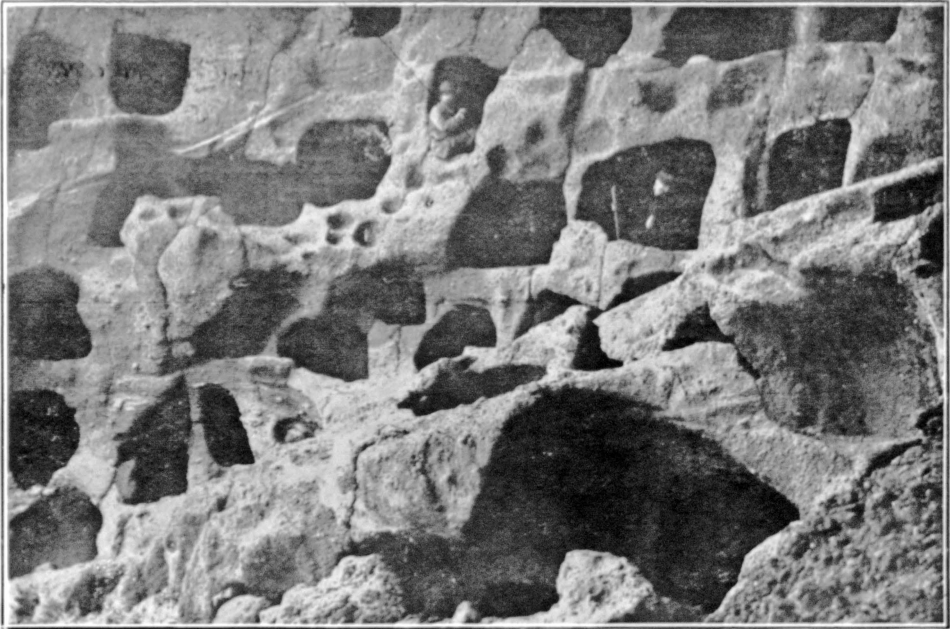


Photo Jahandiez.

Niches intérieures des Cuevas de Sylva (Gran Canaria).

tivement par les Romains, au centre du Sahara et au début de notre ère ; ces tribus étaient probablement chrétiennes ; il ne serait donc pas impossible que les Roumis de la vallée des Oliviers fussent à la fois berbères et chrétiens ; ainsi la religion chrétienne aurait brillé, pendant quelques siècles et sous les variantes de schismes nombreux, de Babylone à l'Atlantique, à travers montagnes et déserts africains et le nom de Rome en aurait perpétué le souvenir parmi les peuples plus tard islamisés.

Enfin Daniel serait enterré dans le Kef el Ihoud de Séfrou, Youssef ben Aristoteles et Dhoul Qorneïn (Alexandre, sinon Hercule ?) seraient enterrés dans une grotte du Gharb, aujourd'hui consacrée à Moulay bou Selham, le grand marabout de cette région. Il n'est pas indifférent de remarquer que le nom de Doulh Qorneïn, héros aux cornes de Taureau, s'est conservé ici dans la région où les Grecs placèrent une partie des aventures d'Hercule avec Atlas et Antée ; comme Hercule, il éleva six colonnes de bronze dont une à Qadès

(Cadix) et les autres dans les îles Eternelles dans l'Océan Atlantique ; dans l'une de ces îles, Tenny, il tua le dragon... du jardin des Hespérides. Il est donc parfaitement justifié de suivre d'Avezac (6) qui identifie Dhoul Qorneïn à Hercule, contre les auteurs modernes qui l'identifient, avec les Arabes, à Alexandre.

Nous savons par Diodore de Sicile que les Grecs groupèrent dans une seule série légendaire, plusieurs Hercule représentant des peuples anciens ayant vécu à des périodes différentes ; il y eut d'abord un Hercule-Taureau, beaucoup plus tard un Hercule-Lion. Entre eux se place Amon-Bélier, dont l'histoire est étroitement liée à celle de Bacchus ; Filippoff (7) a cru pouvoir dater l'origine du culte du Bélier d'après les prêtres-astrologues de l'ancienne

grottes, ayant surtout été pratiqué en plein air par des sacrifices et des feux de joie ; il existe encore, sous diverses formes, dans le Souss et l'Anti-Atlas : nous avons vu des sacrifices de Béliers au sommet du Djebel Siroua à 3.305 m. d'altitude. Les sculptures rupestres sahariennes montrent de nombreuses figurations de Béliers coiffés d'un symbole solaire. On a cependant trouvé dans la grotte dite « des Idoles », près de Tanger et non loin de la grotte d'Hercule, un grand nombre d'exvoto de terre cuite représentant des têtes de Bélier.

On a signalé dans le nord du Maroc et chez quelques tribus peu islamisées, une pratique de magie sympathique comportant des rites sexuels à caractère essentiellement agraire et connue sous le nom de « nuit de l'erreur ».

Cette pratique, déjà signalée par les auteurs de l'Antiquité et précisément pour des Berbères (9) est visiblement une dégénérescence de rites autrefois pratiqués en plein air et en toute liberté dans les cultures ; il en est d'ailleurs encore ainsi chez les Ida ou Kensous de l'Anti-Atlas. Ils n'ont été signalés ailleurs, de nos jours, que dans des grottes. Sous l'influence de l'Islam, ces rites agraires ont été réprouvés ; c'est ainsi que la

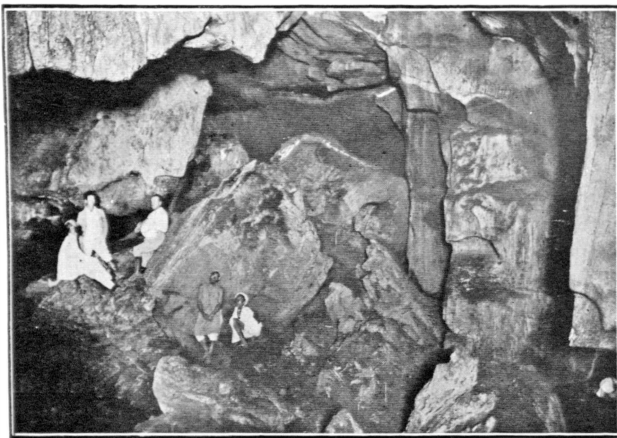


Photo Chelle-Gattefossé.

Grottes à guano de Chauve-souris dans les granits de Sibarra (Maroc central).

Egypte ; mais au Maroc ce culte du Bélier, comme symbole solaire, a eu une très grande extension dès l'époque néolithique comme le professeur Joleaud l'a démontré (8). Il a laissé peu de traces par rapport aux

grotte Aqdim, dans le Dadès, a été fermée par Dieu irrité, emprisonnant hommes et femmes et transformant la nuit de l'erreur en nuit de terreur. Pendant trois jours chaque année les emmurés reviennent à la

vie et se livrent à leurs débordements : par une fente du rocher on entend leurs cris que des devins interprètent afin d'en tirer des prédictions relativement à l'avenir des récoltes de l'année.

Il ne s'agit dans ce cas, que d'une grotte « supposée ». En dehors de cette fête des prédictions agricoles (Moucem) qui dure trois jours, les malades viennent en ce lieu en tous temps, y chercher la guérison ou tout au moins des instructions pour se soigner.

Nous sommes ainsi conduit à considérer les grottes oraculaires et guérisseuses fréquentes au Maroc dans le Sud principalement.

Ces sont naturellement les « djnoun » qui habitent l'intérieur de la Terre, qui sont censés parler aux consultants ; ils sont d'ailleurs supposés être la cause directe de la maladie et c'est par une offrande ou un sacrifice qu'on peut s'attirer leur clémence ; le malade ou « mejnouna », possédé d'un djnoun, reprend son existence normale après avoir acquitté le prix de sa quiétude.

Presque toujours c'est alors que le malade et ses proches dorment dans la grotte, que les indications relatives aux offrandes à faire leur sont fournies. Ce sommeil, que l'on a justement appelé rite de l'incubation, peut avoir des buts très divers ; au marabout de Sidi Brahim ou Ali des Ida-ou-Tanan, il s'accompagne de

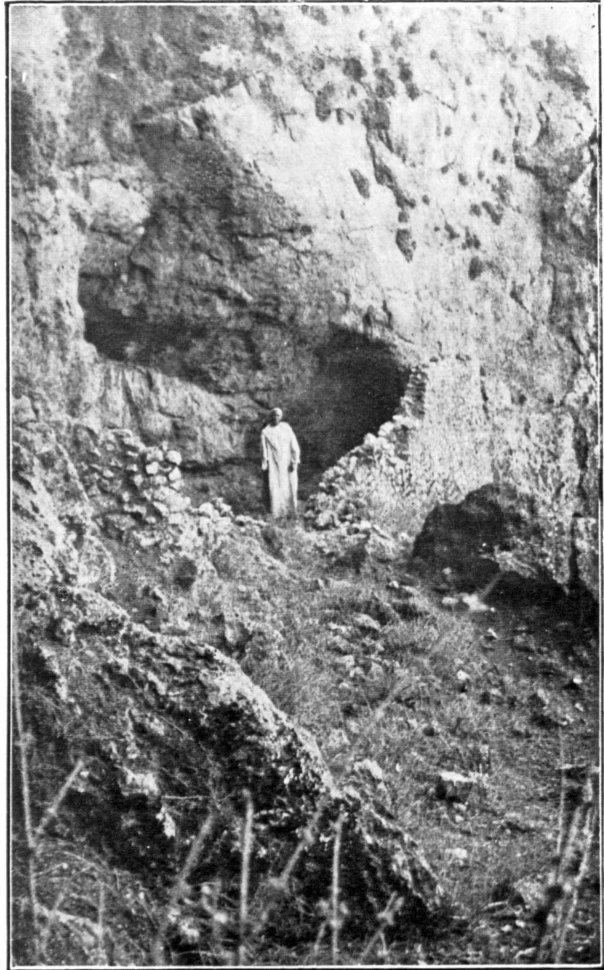


Photo Gattefossé.

Mur de défense préservant une citerne près de la grotte de Foum-el-Anceur.

l'offrande préalable du « tazrout », la pierre qui fait parler, moule interne d'un *Isocardia* fossile abondant dans la région, et a pour but l'acquisition de la « baraka » du langage, c'est-à-dire le don de comprendre et parler les langues étrangères, aujourd'hui l'arabe et le français.

Ailleurs, un autre marabout, donnera la baraka de la musique,

celle qui permettra de soulever les fardeaux, de moissonner sans fatigue, etc. Ces marabouts, tous personnages de l'Islam et leur koubba ou tombeau supposé, ont remplacé les grottes et les djnoun qui les habitaient; les Berbères ont d'ailleurs souvent conservé le nom du djnoun, souvent une « dame », à côté de celui du Saint et le sommeil dans la koubba, comme dans la grotte, est peuplé de luttes contre les génies souterrains; par sa victoire morale sur ces déités chtoniennes, le consultant trouve le chemin de l'âme du Saint et peut solliciter et mériter la baraka salvatrice.

Nous avons constaté que le Maroc comme la Tripolitaine, la Tunisie, l'Espagne et les Canaries, avait été d'abord un pays de troglodytes; par suite d'une évolution normale et constante en tous pays, les populations ont cessé d'habiter les grottes le jour où elles sont devenues agricoles et sédentaires; les grottes se sont alors transformées en sanctuaires. L'Islam a précipité l'évolution au Maroc et a éloigné la population autochtone des grottes sacrées concurrentes des mosquées.

Nous continuerons cette note par l'examen de groupes considérables de grottes, autrefois habitées et dont l'étude détaillée apportera sans doute, dans l'avenir, une contribution importante au problème des populations berbères primitives.

*
**

A la suite du savant allemand Quedenfeldt (10), les ethnographes ont rapproché les grottes aménagées de l'Atlas marocain des grottes à alvéoles des Iles Canaries. Quedenfeldt en tirait argument pour démontrer que les Guanches n'étaient

qu'une branche occidentale des Berbères du Nord-Ouest. Beaucoup d'autres observations ont permis, depuis cette publication, de prouver l'identité des Guanches et des Berbères, mais nous avons cru utile de vérifier si les grottes de l'Atlas s'apparentaient vraiment à celles des Canaries.

A la vérité, elles sont fort distinctes et l'assimilation faite par Quedenfeldt était prématurée; il se basait d'ailleurs uniquement sur le texte des « Reconnaissances » de De Foucauld, accompagné des croquis précis, mais minuscules, dont le célèbre explorateur doublait généralement ses notes de voyage. Ce texte donné à propos de la grotte de Fouvel-Anceur, près de Béni Mellal, est le suivant :

« Il y a des grottes de deux sortes; les unes s'ouvrent sans ordre à la surface du rocher, l'œil ne distingue que plusieurs trous sombres percés au hasard et isolés de leurs voisins. Les autres, au contraire, sont creusées sur un même alignement; en avant des ouvertures on voit, le long de la muraille, une galerie taillée dans le roc, qui met en communication les cavernes; cette galerie est fréquemment garnie, à l'extérieur, d'un parapet en maçonnerie. Quand des crevasses se présentent et coupent la voie, les bords en sont reliés par de petits ponts de pierre. Souvent des rangs semblables sont étagés par deux ou trois sur une même paroi rocheuse ».

C'est évidemment à la deuxième catégorie que Quedenfeldt faisait allusion. Mais aux Canaries, les alvéoles sont de petites chambres, comme les cellules individuelles d'un couvent, creusées dans les parois internes d'une caverne ou d'un abri sous roche, par le travail humain :

au Maroc, les cavernes sont isolées et entièrement creusées dans la paroi verticale d'une falaise : elles sont reliées entre elles par des ouvrages extérieurs destinés à en faciliter l'accès. Les grottes des Canaries ont pu être comparées à des ruches d'abeilles ; celles du Maroc ne sauraient suggérer cette idée.

Les grottes de la première catégorie de De Foucauld, sont soit de simples abris sous roche abondants dans le Moyen Atlas et le Pays Zaïan, soit de véritables cavernes d'effondrement plus fréquentes dans la dune consolidée calcaire, ancienne bordure littorale quaternaire qui borde la Meseta vers l'Ouest, à peu de distance du rivage de l'Océan.

D'autres s'ouvrent au sommet d'anticlinaux dans les terrains anciens, entre deux strates relevées ou encore dans les éboulements des falaises de conglomérats fluviaux des zones sahariennes.

Elles sont encore habitées en plusieurs endroits, aux environs de Sétrou, d'El Hadjeb, d'Immouzer, de Ouarzazat par exemple. Des ouvrages de défense rustiques en interdisent parfois l'accès.

Des cavernes très vastes de la dune calcaire ont également servi d'habitat au moins temporaire, malgré l'obscurité absolue qui y règne ; près de Oualidia, dans les grottes du Takout où l'on exploite aujourd'hui les guanos millénaires de Chauve-Souris, nous avons obser-

vé une cinquantaine de trous cylindriques, aux parois de blocs éboulés, qui contiennent d'anciens foyers et dont l'âge récent est attesté par la présence d'armes d'acier ; un observateur superficiel y avait vu du « phénicien »...

Un peu partout les cavités natu-

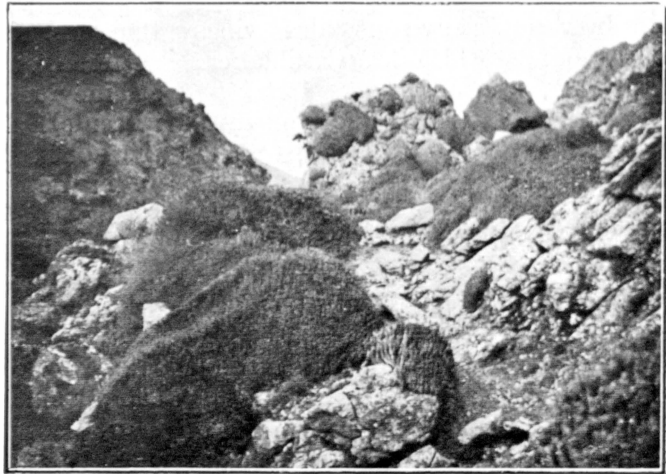


Photo Puirier.

Les sentiers encombrés d'Euphorbes résinifères dans les Aït Chribo.

relles des rochers sont utilisées par les habitants des villages fixes aussi bien que par les nomades, pour loger leurs troupeaux de Moutons et de Chèvres : elles ne sont abandonnées que lorsque le fumier accumulé jusqu'à la voûte empêche les animaux d'y pénétrer. A Ouarzazat, des portiers habitent encore les grottes que domine la kasba fameuse ; des vestiges paléolithiques s'y rencontrent cependant.

Rarement ces grottes présentent quelques inscriptions lybico-berbères dont le relevé n'a pas encore été fait, notamment à Sidi Moussa au sud de Mazagan ; la grotte Lahaguig, dans les Doukkala, possède une

entrée retaillée en forme de porte monumentale, mais horizontale, donnant accès à des escaliers bien conservés. Près de Casablanca, un abri sous roche contient des cupules et des dessins anthropomorphes assez frustes, de type néolithique récent. Les trouvailles préhistoriques en rapport avec ce genre d'habitat sont encore peu nombreuses et limitées aux environs des villes européennes (El Hank à Casablanca, grotte de Taza, etc).

Nous ne citerons que pour mémoire, les grottes très vastes de la Daya Chiker, au sud de Taza ; elles ont été découvertes à la suite de l'effondrement brusque du lac ; cinq kilomètres de salles à stalactites de toute beauté ont été visitées ; il reste un parcours, au moins aussi étendu, à explorer entre la dernière des salles actuellement connues et la résurgence de la rivière souterraine. Cet ensemble merveilleux sera aménagé pour le tourisme ; il n'entre pas dans le cadre de cette étude de le décrire, car il n'a pu servir d'habitat, dans l'état actuel.

Nous donnerons quelques détails sur la grotte de Foum-el-Anceur, cause première des notes précieuses de De Foucauld.

Au pied des contreforts occidentaux de l'Atlas et dominant l'immense plateau du Tadla, l'oasis de Foum-el-Anceur est un charmant nid de verdure auquel une source très abondante dispense la vie.

Micocouliers, Noyers, Figuiers, Oliviers centenaires abritent de leur ombre épaisse des vergers d'Orangers, d'Abricotiers, de Poiriers et même de Bananiers de Chine d'importation récente ; des séguias divisées par des « peignes » distribuant l'eau aux divers propriétaires, parcourent les jardins en bruissant ; ce

qui reste d'eau à la sortie de l'oasis, irrigue des céréales. Blé et Maïs, dont les champs réguliers marquent de mosaïques vertes ou jaunes le limon rouge de la plaine infinie.

Afin de laisser aux cultures toute la surface irrigable, le village s'est réfugié sur les pentes arides et semble avoir été précipité en désordre des sommets de la falaise. Dans les cours des petites maisons de terre, quelques Vignes noueuses et l'inévitable Chiba (Armoise arborescente), propre à aromatiser le thé, sont les végétaux intimes, admis au sein de la famille.

Plus près de la source qui surgit brusquement en siphon d'une grotte inaccessible, se pressent les moulins primitifs où s'activent les femmes, et sans transition, au-dessus de la source, la végétation arbustive cesse complètement. C'est maintenant, à l'adret, la zone de l'Euphorbe résinifère, la plus désagréable des cactoides marocaines : ses grosses touffes, semblables à d'énormes tortues glauques, se pressent en troupeaux désordonnés et il est parfois fort difficile de découvrir un sentier qui ne se heurte point constamment à leur barrière épineuse.

En juillet, cette plante extraordinaire resplendit de millions de fleurs jaunes ; puis à la fin de l'été le sommet des tiges est couvert de la gomme « sorbiou », connue des médecins de l'antiquité grecque, qui s'exsude au niveau des inflorescences passées ; les indigènes n'en font plus le ramassage, cette drogue désuète ayant cessé d'être exportée depuis quelques années. Dès que le pied heurte une Euphorbe, le latex caustique s'écoule et bientôt une sensation de brûlure pénètre les narines et la gorge ; les éternuements se succèdent incoercibles et fatigants.

A cent mètres au-dessus de cette zone de parcours délicat, par des sentiers de chèvres, on atteint la fameuse grotte de Foum-el-Anceur. C'est un vaste abri sous roche dont la salle unique s'ouvre par un arc d'une trentaine de mètres de hauteur; il s'agit visiblement de l'ancien débouché d'un cours d'eau souterrain, le même qui surgit plus bas et fait tourner les gentils moulins. Le sol de la grotte se relève progressivement, en allant vers le fond; là on se heurte à un mur de pierres liées à l'aide d'argile, travail d'apparence récente qui obstrue une galerie dont l'exploration pourrait être fructueuse. Une pièce de trois mètres de diamètre a été aménagée dans la paroi rocheuse, agrémentée d'une fenêtre donnant sur la grande salle. A travers cette dernière, plusieurs murs de défense transversaux ont laissé des vestiges nets; des poteries berbères indatables jonchent le sol, principalement constitué par du guano de Pigeon sauvage et de Chèvre.

A l'extérieur de la grotte, sur la paroi de la falaise, on peut observer deux ouvrages annexes curieux; l'un est une citerne cylindrique cimentée à la chaux; l'autre, une tour ronde, accolée à la falaise, bâtie d'un mortier très dur, semble le dernier vestige d'un système de fortification plus étendu.

A cinquante mètres en contre-bas, les ruines d'une construction de plan



Photo Gattefossé.

Grottes inaccessibles dites « de Foucauld »
aux Aït Chribo, près Ouaouizert.

assez complexe, de composition et de facture distinctes des constructions berbères récentes, se rattachent évidemment à l'ensemble. Aucun dessin, aucune inscription dans l'état actuel des lieux. Des explications fournies par les vieillards de la djemâa du village, il résulte qu'ils pensent que les grottes de la région ont été habitées par des Chrétiens, les Anf, antérieurement à l'arrivée des tribus Imaziren dans le pays. Ils appellent dans leur langue berbère,

les grottes des « kav », équivalent du mot arabe « kef ». Nous ne pouvons nous empêcher de rapprocher aussitôt le mot « anf » du nom de « Enfer » porté anciennement par l'île de Ténériffe et aujourd'hui encore par les réservoirs souterrains des moulins à huile en Provence et le mot « kav » de la racine primitive des mots cave, cueva, etc., ayant la même signification.

Foum-el-Anceur nous a montré le type de l'abri sous roche aménagé et défendu par des constructions accessoires ; à Ouauizert, nous allons observer les grottes de la deuxième catégorie de De Foucauld, celles que Quedenfeldt croyait identiques aux habitats et sépultures gauches des Canaries.

*
**

Elles sont situées chez les Aït Chribo, à quelques kilomètres du poste de Ouauizert, encore en bordure de la dissidence. Le paysage est sauvage et désolé ; l'Euphorbe résinière est maîtresse absolue du sol et étend ses bataillons serrés à perte de vue ; les chevaux vont avec précaution à travers les touffes épineuses et suivent des sentiers difficiles tantôt au fond de ravins, tantôt au sommet de falaises abruptes ; ils tâtent le sol fragile et flairent le précipice avec l'intelligence des bêtes montagnardes habituées au danger.

Quelques kasba aux hautes tours de terre garnies de balcons de branches et quelques ruchers rustiques constitués par des troncs évidés disposés horizontalement sur les rochers, constituent le patrimoine des Aït Chribo. La vallée se rétrécit entre deux falaises de deux cents mètres de hauteur et voici brusquement, sur la paroi sud, le spectacle impressionnant des grottes.

Une cinquantaine d'ouvertures béantes se pressent en plusieurs rangs obliques à mi-hauteur de la falaise. La plupart sont inaccessibles et on ne pourrait les atteindre qu'à l'aide de cordes prenant appui au sommet des escarpements. Ce sont celles que les indigènes croient contenir des trésors ; les autres, qu'ils peuvent visiter, servent plus prosaïquement d'abris pour les Chèvres et c'est sous cet épais sédiment de guano que l'on peut espérer trouver des vestiges d'industrie humaine permettant de dater ces curieuses habitations.

Avec de grosses difficultés, nous sommes parvenus à en visiter plusieurs en 1932 et en 1933. Elles sont manifestement taillées dans le roc et l'on a profité de quelque cavité naturelle pour amorcer un travail progressif de déblaiement. La nature cassante du calcaire, à plans de clivage verticaux, a favorisé ce travail qui a pu être exécuté avec des outils très primitifs.

Dans l'une de ces grottes, très vaste, un couloir s'amorce, bientôt obstrué par le guano, mais les autres ne comportent en général qu'une seule pièce, parfois étroite. Aucune trace d'inscription sur les roches dont la nature friable s'oppose d'ailleurs aussi bien à leur sculpture qu'à leur conservation. De nombreux débris de poterie berbère analogue à celle de Foum-el-Anceur se remarquent un peu partout ; dans les éboulis de l'entrée d'une grotte, nous recueillons un percuteur de basalte de facture néolithique, mais dépourvu de patine ; ce type de percuteur, simple galet choisi pour sa forme maniable et sa dureté, est d'ailleurs partout fréquent dans le sud du Maroc (11).

De notre rapide examen, on peut conclure qu'il n'y a aucune similitude entre les grottes de Ouauizert et



Photo Guttefosse.

Les greniers collectifs préhistoriques d'Agouti-el-Tattani (Assif n'Aït Ahmed ; grand Atlas). L'échelle de bois a 13 mètres.

celles dites à alvéoles des Canaries ; mais qu'elles ont été habitées antérieurement à l'arrivée des Aït Chribo, si toutefois elles

ont bien servi d'habitat permanent.

On pourrait, en effet, penser qu'il s'agit plutôt de greniers collectifs de tribus, destinés en outre à servir de

refuge aux habitants en cas d'alerte.

Il y a une certaine analogie entre ces grottes et celles à usage de greniers creusées dans les falaises de l'Assif n'Ait Hamed, de l'Assif M'Goun et des Ida-ou-Tanan que nous avons étudiées en 1933. Ces dernières grottes, entièrement artificielles, établies dans des alluvions tendres, sont moins frustes, parfois même taillées avec art et ornementées ; elles paraissent récentes, et sont cependant antérieures à l'arrivée des tribus berbères et hartania qui habitent actuellement ces contrées ; elles sont également attribuées à des roumis ou chrétiens.

Mais cette analogie est insuffisamment poussée, pour retenir la seule hypothèse des greniers collectifs pour Ouaouizert. De plus ces dernières grottes ont leur parallèle dans la vallée de l'Oued Tamgouft, au nord de l'ancien poste de l'Aghembo, plus à l'est dans l'Atlas.

Grâce à l'obligeance du lieutenant Roussel, des Affaires Indigènes de Béni-Mellal, nous pouvons reproduire une photographie de grottes du Tamgouft ; elle démontre qu'elles étaient encore habitées, au moins temporairement, en 1931 lors de l'arrivée de nos troupes dans cette vallée. Leur aspect les classe dans une catégorie intermédiaire entre celles de Ouaouizert et les greniers collectifs du M'Goun.

On peut constater dans cette photographie, que le passage d'une grotte à l'autre, était assuré au moyen d'un balcon de branchages entrelacés ou de roseaux tressés, tandis que le passage du premier étage aux étages supérieurs l'était par de légères échelles de bois. On atteignait probablement le premier étage lui-même, par une échelle du même genre, ensuite remontée dans les grottes.

Il est évident que seul le système des balcons extérieurs pouvait être utilisé à Ouaouizert.

Dans le M'Goun, l'accès du premier étage seul était obtenu par une échelle mobile ; mais le passage aux étages supérieurs se faisait par des cheminées verticales entièrement creusées dans la masse de la falaise et invisibles de l'extérieur ; dans certains cas, les grains, les marchandises serrées dans les greniers étaient montés par des cordes qui ont laissé des traces profondes d'usure dans les cheminées, mais la poulie était manifestement inconnue.

Les grottes de Ouaouizert sont donc très probablement des habitats temporaires, des refuges utilisés en temps de guerre et des greniers en temps de paix. Les réserves d'eau y étaient nécessairement précaires, la position imprenable des assiégés, leur rendant par contre toute sortie périlleuse. Quant aux balcons extérieurs indispensables, ils devaient être fragiles, de faible durée et fort exposés aux coups de l'ennemi. Peut-être plus généralement utilisée, autrefois, cette coutume a persisté chez quelques tribus berbères, comme en font foi les grottes de l'Oued Tamgouft qui n'ont malheureusement pas fait l'objet d'une étude détaillée lorsqu'il en était encore temps au moment de notre pénétration. Les migrations fréquentes des tribus, l'existence de dialectes divers, a contribué à rejeter dans un passé en apparence très lointain, des coutumes et modes d'existence peut-être récents, presque contemporains.

Nous concluons en signalant que ce mode de refuge temporaire et de grenier collectif correspond exactement à la notion de l'*Agadir* primitif berbère, opposé à la *tigrempt*, *kasba*

collective en terre, d'usage et de destination identique, construite par d'autres tribus et dont le type se rencontre parfait chez les N'Tifa (12).

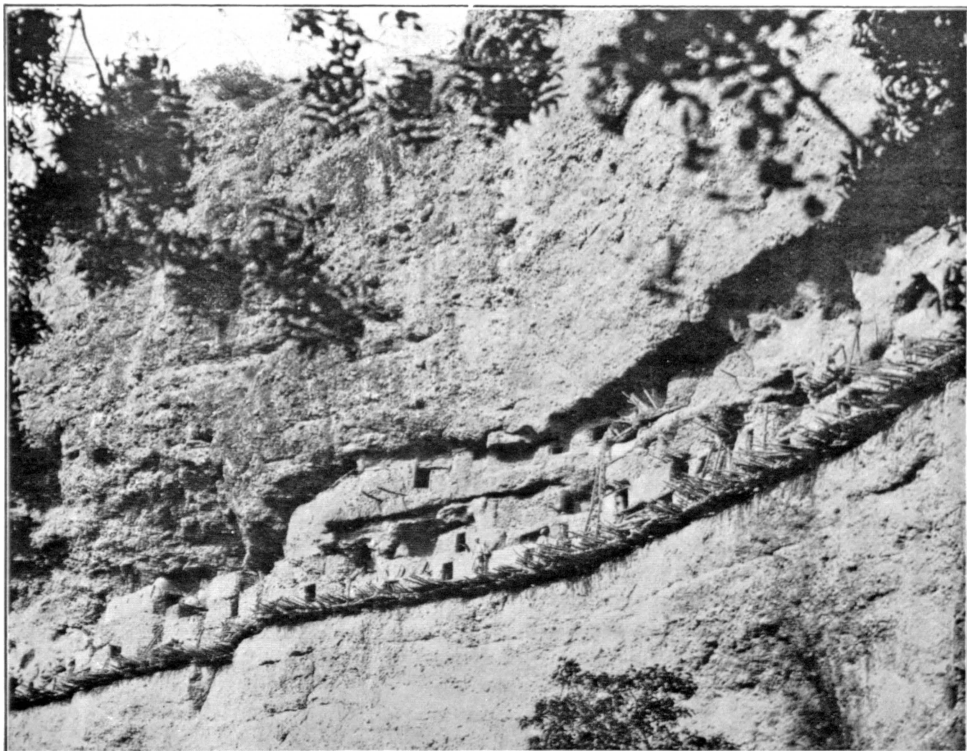


Photo lieutenant Roussel.

Les grottes habitées (en 1931) de l'Oued Tamgouft. Les balcons de branchages et les échelles sont bien visibles.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

(1) Henri BASSET. — Le Culte des Grottes au Maroc. Alger 1920.

(2) Henri BASSET — Notes de lexicographie berbère, 2^e série. Paris 1885. pp. 6-7. — Les Sept Dormants sont sept martyrs chrétiens ; il y a donc une superposition de noms récents dans une légende de grande ancienneté. Basset, Mouliéras. etc., ont identifié Daqyous à Décius (III^e siècle) ; Odinol vient de proposer récemment Darius, roi des Perses. Ces deux hypothèses sont indéfendables.

(3) Jean GATTEFOSSÉ. — L'Atlantide et le Tritonis occidental, Ch. VIII : Histoire des nations civilisées du Tritonis occidental, pp. 78-85 (d'après Diodore de Sicile).

(4) Jean GATTEFOSSÉ. — L'Evolution biologique du Sahara occidental. *La Terre et la Vie*, Juin 1933. pp. 323-335.

(5) Robert BOUTET. — Les Gens de la Pous-

sière : la Légende de Nouna, pp. 167-171, Casablanca 1931.

(6) D'AVEZAC. — Les Iles africaines de l'Océan atlantique. Paris 1848.

(7) L. FILIPPOFF. — Les Précurseurs d'Hisparque. *Revue Scientifique*, 24 janvier 1931.

(8) PROF. L. JOLEAUD. — L'Atlantide envisagée par un paléontologiste. *Revue Scientifique*, 1928 (n^o 17). — Etudes de Th. Monod sur le même sujet.

(9) ED. MEYER. — Histoire de l'Antiquité (trad. franç.), Paris 1913. tome I. p. 25.

(10) QUEDENFELDT. — La population berbère du Maroc, Berlin, 1888. Trad. franç. Alger 1904.

(11) Jean GATTEFOSSÉ. — Graphismes en fers à cheval du Dadès. *Sté de Préhistoire du Maroc*, 2^e sem, 1933.

(12) R. MONTAGNE. — Un magasin collectif de l'Anti-Atlas, l'agadir des Ikounda. *Hesperis*, IX. 1929. pp. 193-199.

R. LAOUST. — Mots et Choses berbères. Paris 1920. pp. 5-15.